

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ κ. ANDRÉ AYMARD
ΚΑΤΑ ΤΗΝ ΤΕΛΕΤΗΝ ΤΗΣ ΑΝΑΓΟΡΕΥΣΕΩΣ
ΩΣ ΕΠΙΤΙΜΟΥ ΔΙΔΑΚΤΟΡΟΣ ΤΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΚΗΣ ΣΧΟΛΗΣ¹

La vie universitaire a ses rites, partout analogues sinon identiques. Ils peuvent prêter à sourire, et je souris tout le premier de la gaucherie qui est mienne en ce moment, revêtu de cette robe que vient d'orner une nouvelle épitoge.

Pardonnez-moi, je vous prie, ce sourire initial. J'ai voulu surtout, grâce à lui, me procurer quelque répit pour surmonter l'émotion que je ressens. Elle est grande et elle est justifiée. Il faudrait un singulier endurcissement pour écouter, le cœur calme, l'évocation, en termes si favorables et devant un tel auditoire, d'une œuvre et d'une action dont je sais tout ce qui leur manque pour mériter ces éloges et ces honneur. Heureusement, en ce que vous venez de dire avec tant de chaleur, cher Monsieur le Doyen, je fais la part de l'amitié qui nous unit, tous les deux historiens et tous les deux doyens, mais vous beaucoup plus parisien que je n'ai pu et ne puis, hélas, être athénien. C'est votre amitié que je remercie, puisqu'elle explique seule tant de partielle bienveillance.

Ma reconnaissance est également acquise à mes collègues de la Faculté de philosophie, qui m'ont décerné la dignité dont l'insigne et le diplôme viennent de m'être remis. Et, priant Monsieur le Recteur d'accueillir l'expression de ma déférente gratitude, c'est, en sa personne, à l'Université d'Athènes tout entière que je me sens et me dis redevable: le lien moral, qui désormais, m'attache à elle est de ceux dont je ne saurais méconnaître le sens ni le prix.

Déjà, l'intérêt que j'ai porté à l'histoire de votre pays et de votre peuple pendant l'Antiquité m'avait valu, nombreuses, d'intimes satisfactions. Mon désir serait, aujourd'hui, d'en préciser devant vous quelques-unes, afin de mieux reconnaître l'étendue de ma dette.

1. Ἐξεφωνήθη ἐν τῇ Μεγάλῃ Αἰδούσῃ τῶν τελετῶν τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν τὴν 19ην Ἀπριλίου 1961 (βλ. ἀνωτέρω, σελ. 607).



Je n'insisterai pas sur votre terre, votre mer, votre ciel, et pas davantage sur vos artistes, vos écrivains, vos philosophes. Il attirent, bien plus ils enthousiasment quiconque se trouve face à eux, au milieu d'eux. Se les donner pour cadres, pour compagnons, pour objets du travail quotidien, vivre environné, dans la réalité ou en pensée, de tant de charme et d'éclat, de grandeur et de délicatesse, voilà déjà, en soi, une récompense inappréciable. Mais l'historien la partage avec l'archéologue ainsi qu'avec le philosophe, avec le poète comme avec le philologue. La joie de l'historien est spécifique, telle du moins que je l'ai ressentie et la ressens encore, car il n'est pas, bien sûr, un historien de type unique, mais des historiens et je n'entends parler qu'en mon nom.

Ce qui m'a d'abord attiré vers vos ancêtres, c'est, sans paradoxe, ce qu'on leur reproche si souvent : je veux dire leurs discordes, leurs rivalités et leurs guerres, entre Etats et à l'intérieur de chaque Etat. Ne voyez dans cet aveu aucun sadisme de violence, aucun rêve ou refoulement belliqueux. Ce serait plutôt le contraire. Déplorant l'acharnement que le hommes, depuis qu'ils existent, ont manifesté à se haïr jusqu'à s'entre-tuer, j'ai voulu m'expliquer leur frénésie, et pourquoi ils sont si rarement parvenus à se donner le repos de la paix, dans laquelle tous, à les en croire, et vos écrivains anciens plus noblement que tous les autres, ont toujours vu le premier des biens. Pour répondre à cette question, votre histoire m'a paru offrir un champ d'étude privilégié, particulièrement riche d'enseignements.

La Grèce antique, en effet, avec ses innombrables cités toutes souveraines, constitue un monde à elle seule. Ces cités, souvent minuscules dans leur double volonté, contradictoire mais constante, d'indépendance et de domination, ont été animées par les mêmes passions, les mêmes instincts, les mêmes intérêts qui ont toujours animé et continuent d'animer les plus grandes collectivités. Elles ont expérimenté toutes les solutions, de traités jurés et de brutalités cyniques, d'alliances et de fédérations, d'association, de protectorat et d'empire. Elles ont pratiqué toutes les loyautés, toutes les réticences, tous les parjures. Elles ont tout subi et aussi tout osé. L'histoire de leurs amitiés et de leurs conflits présente la gamme la plus large et variée d'expériences, microscopiques parfois, mais d'autant mieux saisissables dans le détail, avec tous les types de réussites et d'échecs que des rebondissements

plus ou moins imprévus ont toujours empêché de fixer définitivement l'avenir.

Ce qui est vrai des cités pour leurs rapports entre elles l'est aussi pour leur organisation et leur vie intérieures. Tous les régimes peuvent s'y observer, parfois, pour une même cité, dans une succession rapide, dans un enchaînement que précipitent les circonstances et les hommes. Et certes, sauf cas exceptionnels, leur structure générale répond à un schéma commun, dans lequel se retrouvent l'assemblée, le conseil et les magistratures. Mais, à examiner chacun de ces organes, à suivre leur évolution, à étudier leur fonctionnement pratique, à rechercher l'esprit qui inspire le régime, on voit bien qu'il n'en existe pas deux strictement semblables. Aristote n'avait pas rédigé, ou fait rédiger, moins de 158 monographies d'histoire institutionnelle, chacune pour une cité. Nous n'en possédons qu'une, la fameuse *Constitution d'Athènes*. Les 157 autres nous manquent; soyons sûrs, pourtant, qu'aucune ne répétait l'autre, ce qui accroît notre regret de ne plus disposer d'elles. Tant de nuances témoignent d'une souplesse et d'une fécondité d'imagination qu'on ne se lasse pas d'admirer chez les législateurs grecs, par plus qu'on ne se lasse pour la richesse inventive des artistes ou l'agilité intellectuelle des penseurs.

Il s'en faut que l'effort de ces législateurs, tendu vers l'équilibre, ait nulle part apporté le repos aux cités. Mais, dans les luttes, souvent farouches et même atroces, qui ont si souvent et partout opposé les citoyens les uns aux autres, on retrouve aisément à la fois quelques-uns des grands thèmes qui demeurent encore aujourd'hui d'actualité et les passions plus ou moins conscientes ou instinctives qui animent encore les querelles intestines de nos Etats et de nos sociétés. Grands thèmes pleins de résonances prolongées, en effet, que le débat entre monarchie, aristocratie, démocratie orchestré par Hérodote et par Euripide, ou bien l'opposition entre roi et tyran qui a tant préoccupé Platon, Xénophon et Aristote, ou bien l'éternel problème social des riches et des pauvres si souvent évoqué, en des sens si divers, depuis Solon jusqu'aux audacieuses utopies hellénistiques des cités du Soleil ou du bonheur. Or, ces débats théoriques que poètes et penseurs grecs ont approfondis sans relâche, les hommes grecs les ont vécus avec intensité, les tissant, les compliquant, les colorant de leur grandeur et de leur générosité, de leurs faiblesses et de leurs mesquineries aussi. Si bien que l'histoire grecque les anime, dans une multitude de conflits multiformes où l'on voit jouer, enchevêtrés, tous les ressorts individuels ou collectifs qui conservent aujourd'hui encore leur action efficace. Avec

Thucydide pour guide, l'étude de la guerre du Péloponnèse, guerre internationale entre Etats souverains, mais aussi guerre civile à l'intérieur de chacun de ces Etats, demeure à mon sens une des plus instructives qui soient. Ma conception personnelle de l'histoire se défie des comparaisons. Je pense et je dis volontiers qu'un peu d'histoire fait ressortir les similitudes, et beaucoup d'histoire les particularités irréductibles. Je m'assure néanmoins un peu plus chaque année, m'accordant pour l'essentiel avec Toynbee, que la guerre du Péloponnèse a représenté, pour la Grèce classique, celle des cités, une crise qui a revêtu la même ampleur et entraîné des conséquences aussi graves que la première guerre mondiale pour l'Europe de 1914. Comme celle-ci, elle a été le conflit où un monde s'est lui-même déchiré, ruiné, ensanglanté, a ébranlé ses propres bases et éveillé, en lui comme au dehors, des forces qu'il n'est plus parvenu ensuite à maîtriser.

Un autre aspect de l'histoire grecque a toujours exercé sur moi un vif attrait. Notre monde vit aujourd'hui, ou plutôt achève de vivre, avec l'indépendance des territoires africains, l'immense phénomène de la décolonisation, issu lui-même de la première guerre mondiale qui lui a donné le branle en provoquant le déclin de l'Europe. Pour la décolonisation politique et économique, la cause paraît tranchée, et fatal l'achèvement de l'évolution. Ce qui reste en suspens, c'est la profondeur et la durée de l'influence culturelle qu'auront exercée, sur les peuples colonisés, les Etats européens colonisateurs. Or il m'est toujours apparu et il m'apparaît encore que l'histoire grecque antique fournit, non pas certes une leçon — je n'aime guère le mot quand il s'agit d'histoire —, mais une expérience singulièrement attachante.

A plusieurs reprises et en des régions très diverses, sous les formes les plus variées, les Grecs ont colonisé, tantôt — pour m'en tenir aux mouvements les plus amples —, à l'époque archaïque, essaimant des groupes humains de la côte provençale au fond de la mer d'Azov, tantôt, avec Alexandre, conquérant l'empire perse des Dardanelles jusqu'à l'Indus, du Nil jusqu'au Turkestan, et y multipliant les villes nouvelles, entièrement grecques par leur civilisation matérielle, intellectuelle et artistique. Peut-on parler de colonies à ce propos? Il le faut bien, puisqu'aucun mot mieux adapté n'existe, chaque création ayant eu son régime et son degré d'indépendance bien à elle, distincts de ceux de sa voisine. Mais ce sur quoi je désire insister maintenant est autre que cette variété, analogue à celle qui s'observe dans la vieille Grèce. Il s'agit du succès de l'hellénisation qui, à partir de ces établissements, a pu gagner l'arrière-pays et les populations indigènes.

L'historien mentirait s'il généralisait ce succès, cette pénétration en profondeur, cette conquête des esprits, cette transformation des mœurs faisant suite à l'installation due au compromis ou à la victoire. Parfois, rien de vraiment stable ni durable : certaines cités grecques n'ont été que des îlots en bordure ou au cœur de sociétés indigènes qui ont conservé leur originalité. La langue et les mœurs grecques ne se sont pas diffusées profondément en Gaule à partir de Massalia, ni en Russie méridionale à partir des ports du Pont-Euxin. Les échanges commerciaux, la diffusion des monnaies, des objets d'art, de certaines techniques de céramique ou d'orfèvrerie n'ont pas transformé en Grecs la majorité des populations.

Mais, dans d'autres régions, l'hellénisme a jeté au loin des racines nombreuses, profondes et solides. La plus belle réussite, assurément, ce fut l'Asie mineure qui, si longtemps après l'ère chrétienne, apparaît aussi grecque que les plus vieilles terres grecques. Le succès, ailleurs, paraît moins total. Regardons pourtant l'Égypte, où il est courant d'admirer la force de résistance passive du peuplement national et de distinguer l'Égypte du fellah et Alexandrie « à côté de l'Égypte ». Cette opinion se justifie. Mais on ne doit pas oublier non plus que les derniers vers grecs traditionnels par leur langue et par leur structure ont été, plusieurs siècles après Jésus-Christ, l'oeuvre d'un Copte, Nonnos de Panopolis, auteur des *Dionysiaques*. En vérité, si l'on compare l'immensité du domaine où elle s'est exercée à l'étroitesse territoriale et démographique de celui d'où elle a tiré ses moyens d'action, l'influence culturelle des Grecs sur leurs contemporains qu'ils appelaient barbares surprend tant par son ampleur que par la portée lointaine de ses effets. J'en aperçois jusqu'ici, au cours des siècles, seulement deux qui puissent être rapprochées d'elle : celle des Espagnols et celle des Portugais sur le continent américain. Nos arrières-petits enfants pourront juger si les Britanniques et les Français en auront exercé une semblable dans l'Inde et en Afrique noire ou blanche.

* * *

Au delà des objets immédiats de la recherche d'érudition, lorsque l'esprit, au soir de la journée, s'abandonne au charme des vues lointaines, des réflexions optimistes ou non sur l'homme et sur le destin de ses sociétés et de ses civilisations, m'avoir fourni de tels thèmes qui furent en moi riches de prolongements et de résonances, voilà le motif profond de ma gratitude déjà ancienne envers votre passé national.

De toutes les histoires que j'avais pu aborder dans mon adolescence, votre histoire m'était apparue la plus humaine, la plus lourde d'humanité, la plus propice à la perception des nuances et aux larges méditations. Le choix réfléchi que j'ai alors fait d'elle, je ne l'ai jamais regretté.

Que dirais-je, maintenant, lorsque l'intérêt que je lui ai porté m'a valu l'honneur de cette cérémonie ?

A. AYMARD